

La ronde de Genève

Chapitre 8 : Si on pouvait m'aimer un peu

Par Fabrice Hatem

Lorsqu'il était fatigué de rédiger son livre, Bob aimait aller flâner le long du lac Léman avec son appareil photo. Il adorait saisir sur le vif, au soleil couchant, les images des nombreux oiseaux lacustres familiers des rivages de Versoix, dans le voisinage de sa villa. Il se cachait silencieusement derrière un arbre ou quelques herbes hautes. Et, au bout de quelques minutes, ne manquaient pas d'apparaître dans le téléobjectif, un grèbe huppé, un canard colvert, un héron cendré, un milan noir ou une tourterelle turque.

Cette activité de photographe animalier lui plaisait tant qu'il avait même caressé un moment l'idée d'en tirer un livre d'art. Certes, sa vraie spécialité était l'écriture, mais le très beau livre de photos sur l'Asie centrale qu'il avait publié quelques années auparavant sous le titre « Sur la route des caravanes de la Soie » avait tout de même eu un beau succès.

Toute son énergie était cependant en ce moment consacrée à l'achèvement de son ouvrage sur les réseaux de narcotrafiquants latinos en Europe. Le travail d'ailleurs avançait bien, et il était en train d'en achever les deux derniers chapitres. Il était même particulièrement tranquille depuis quelques semaines pour se livrer à cette tâche, puisque son amie Lisa était repartie pour 3 mois en mission en Afrique pour tester un nouveau vaccin contre le paludisme. Il se trouvait donc dégagé des nombreuses fréquentations mondaines auxquelles l'associait son amie, et pouvait se livrer entièrement au travail solitaire de l'écriture.

Cette solitude commençait cependant à peser un peu à cet homme vigoureux, pour lequel la compagnie des femmes constituait à la fois un besoin du corps et un aliment de l'âme. Il se sentait d'ailleurs d'autant plus libre de partir à la recherche d'une nouvelle conquête qu'il savait qu'il serait déjà reparti à New York, son livre achevé, lorsque Lisa serait de retour. Leur dernier diner, dix jours auparavant, au restaurant La Perle du Lac, avait d'ailleurs pris la forme d'un amical adieu.

Bob repensait à cette soirée avec tendresse, en passant devant la tonnelle du restaurant, bordée par la grande pelouse du parc Mon repos qui aboutissait en pente douce aux berges du Léman. Mais il n'avait pas trop l'esprit à s'abandonner à la nostalgie ce soir-là. Son projet très clair était de trouver une jolie tanguera consentante pour meubler ses dernières soirées genevoises avant son retour à New York. La ressource des professionnelles latinos des Pâquis commençait en effet à le lasser un peu, malgré toute la tendresse des dominicaines, l'énergie des colombiennes et la suavité des brésiliennes.

Or, des tangueras prêtes à tenter une petite aventure avec lui, il en y avait presque par douzaine dans la région de l'arc lémanique. Des femmes seules, souvent venues au tango après une rupture, et plus ou moins consciemment désireuses de trouver ainsi un nouveau compagnon, ce n'était vraiment pas ce qui manquait. Certes, elles n'étaient pas toutes de première jeunesse, mais il était encore tout à fait possible de trouver parmi ces fruits murs quelques occasions tout à fait intéressantes. Heureuses d'être remarquées et courtisées, souvent plus expérimentées dans la danse comme dans l'amour que leurs jeunes rivales, à la fois peu farouches et peu jalouses, elles constituaient au fond une ressource infiniment plus agréable et plus facile d'accès que les gamines de vingt ans trop courtisées, trop sûres d'elles et trop pressées.

Comme par exemple cette Mylène, avec laquelle il avait dansé deux ou trois fois depuis le début du mois dans plusieurs milongas de Genève, et qui s'était lovée contre lui d'une manière qui équivalait déjà à une acceptation, voire à une proposition.

Ils s'étaient d'ailleurs donné rendez-vous ce lundi soir à la milonga de la Perle du Lac. Lieu emblématique du tango lémanique estival, celle-ci jouait aussi un rôle éminent de lieu de rencontre entre danseurs esseulés à la recherche de l'âme sœur. Mais elle n'était pas la seule.

L'atmosphère de Genève se prête en effet merveilleusement, pendant l'été, à éclosion du sentiment amoureux par le contact des corps et des âmes.

A partir du mois de juin, en effet, la ville de Calvin prend l'aspect d'un grand jardin arboré, doucement alangui autour des eaux calmes et scintillantes du lac Léman, et où la lumière du soleil et du ciel invite à la flânerie, au plaisir de vivre, et, finalement, à l'amour. Vers Thonon, le parc des Eaux Vives étend ses pelouses spacieuses autour du port de plaisance. En se rapprochant du centre-ville, on traverse le Jardin anglais, plus petit, mais où de superbes arbres offrent un ombre bienvenue à celui qui désire s'asseoir un moment pour contempler la rade scintillante.

A l'intérieur de la ville, d'autres grands parcs, comme le Parc des Bastions ou le Parc Bertrand, offrent également un cadre accueillant à toutes sortes d'activités estivales, depuis le jogging du matin jusqu'au stage de salsa du début de soirée, sans oublier le pique-nique du midi et la sieste de l'après-midi. Pour celui qui souhaite s'éloigner de la ville pour randonner en pleine nature, rien de plus facile : un bus conduit directement de la gare Cornavin au téléphérique du Salève. On se trouve alors transporté, en quelques minutes, sur un plateau d'alpage, au milieu des pâturages et des bois.

Une fois traversé le pont du Mont-Blanc - avec peut-être un arrêt sur la charmante île Jean-Jacques Rousseau au milieu du Rhône - on remonte le quai Wilson, qui borde longuement le lac et ses débarcadères. Avec un peu de chance, on pourra s'embarquer là pour une croisière sur l'un des derniers bateaux à aube encore en service.

On débouche ensuite sur les pentes douces du parc Mon repos, où un grand belvédère offre un point de vue magnifique sur le lac et sur les Alpes. Tous ces lieux, fort bien entretenus, ouverts au public nuit et jour, offrent un cadre propice à la flânerie, bien sûr, mais aussi à l'éclosion du sentiment amoureux.

Ces jardins font également le bonheur des danseurs et tout particulièrement des tangueros, qui peuvent y pratiquer leur passion trois ou quatre fois par semaine, à partir du mois de juin jusqu'en septembre, dans l'un de ces accueillants îlots de nature plantés au cœur même de la ville. Et c'est bien le diable, si, au bout de quelques semaines, de tendres promenades nocturnes d'après-milonga ne se sont pas conclues par un baiser et par la formation d'un nouveau couple.

La milonga de la perle du lac, encore dite « des sciences et des sens » est sans doute le plus emblématique de ces lieux magiques, incarnant les plaisirs de l'été tanguero à Genève. Elle est située, en plein cœur du parc Mon repos, sur une petite butte, entre une grande prairie environnée de bosquets et une ancienne maison de maître transformée en un musée des sciences.

C'est un endroit absolument idéal pour danser, serti dans un magique écrin rectangulaire à quatre faces : à droite, le bel escalier de pierre du musée conduit à un balcon offrant une vue imprenable sur les évolutions des danseurs ; à gauche, de nombreuses chaises longues invitent à la détente et à la causerie sur une grande pelouse ; vers la ville, une buvette propose collations et rafraîchissements, ainsi que quelques tables où l'on peut s'asseoir pour se restaurer et discuter avec les amis ; enfin, vers le lac, une grande terrasse offre une vue magnifique sur le Léman, la vieille ville et, dans le lointain, sur les Alpes. Bref, on se trouve ici au paradis des tangueros, à condition bien sûr qu'il fasse beau, ce qui heureusement arrive très fréquemment l'été à Genève.

Arrivé tôt ce soir-là, Bob participa à la cérémonie rituelle du montage du plancher. Il est en effet impossible de danser sur le goudron qui recouvre le sol à cet endroit. Les organisateurs ont vaincu cette difficulté en inventant un système de plancher démontable, fait d'un assemblage de panneaux de contreplaqué. Quels efforts déployés pour ces quelques heures de plaisir nocturne : transporter les planches et la sono, ajuster les panneaux et les câbles, déplacer bancs et tables, etc. Une fois la milonga bien installée, les danseurs arrivent, et la soirée commence, dans la chaude lumière de l'été, avec toutes sortes d'endroits pour se reposer, se restaurer, discuter avec les amis, jouir de la beauté du paysage...

On se sent si bien dans ce lieu qu'on est spontanément saisi par l'envie d'apporter soi-même quelque chose, de participer à la construction de cette magie. L'un prend des photos des danseurs pendant toute la soirée pour les diffuser sur Facebook ; un autre tourne des vidéos qu'il met en ligne le soir même ; des artistes viennent faire des démonstrations de danse ; des petits orchestres et des chanteurs viennent fréquemment animer les soirées. Et cela crée une ambiance bon enfant, accueillante, chaleureuse, pleine de bonne humeur... Sans compter le nombre impressionnants de couples amoureux qui se sont formés là, dans la chaleur d'une nuit d'été...

Même le démontage du plancher, à la fin de la soirée, devient une fête collective. Tout le monde donne alors un coup de main. Une chaîne humaine se forme depuis la piste jusqu'au lieu où sont entreposées les planches, derrière la guinguette *La barge*. Une occasion de plus de se parler, d'échanger nouvelles et plaisanteries ...

Mais revenons au début de la soirée. Il n'était encore que 9 heures lorsque Bob vit arriver Mylène. Elle avait visiblement fait un gros effort vestimentaire pour se rendre à leur rendez-vous, habillée d'une jolie robe de soie imprimée multicolore qui enveloppait son corps de transparentes volutes aériennes à chacun de ses mouvements. Elle avait aussi mis ses peintures de guerre : rouge à lèvres vermillon, paupières couvertes d'un maquillage à dominante bleue rappelant les couleurs de la robe, du vernis à ongles et des chaussures. Quoique n'étant pas très grande, Mylène avait une finesse de taille et une souplesse de mouvements qui donnaient à son corps des allures longilignes, dont les ondulations étaient soulignées par les mouvements de sa longue chevelure blonde. En plus, elle était souriante et gaie. C'était tout à fait attrayant, pour une femme de 40 passés.

Elle s'était préparée pendant près de 2 heures pour donner à Bob cette image attrayante. Avait-elle pour projet avoué de le séduire pour le pousser à entreprendre avec elle une liaison ? La réalité était plus complexe, et aussi plus confuse dans son propre esprit.

En fait, elle avait surtout envie de se montrer qu'elle était encore jolie, désirable, et capable de plaire à un homme.

Mylène était en cela semblable à tant d'adeptes du tango, qui arrivés à mi-chemin de leur existence, avaient trouvé dans le 2X4 un antidote aux amertumes et aux déceptions de la vie. Tel homme confronté à une longue période de chômage et de marginalisation avait retrouvé en dansant une forme de respect de lui-même au sein d'une communauté vivante. Telle femme abandonnée par son mari pour une compagne plus jeune y avait retrouvé un peu de confiance dans sa capacité à plaire et à susciter le désir masculin. Tel homme jusque-là confronté à l'échec et à la frustration dans ses rapports aux femmes avait trouvé dans pratique de la danse un moyen de séduction d'une puissance inespérée, presque miraculeuse.

Le début de son existence adulte avait quasiment été un modèle de normalité petite-bourgeoise. Après des études de commerce, elle était rentrée à l'UFS, dans un poste de conseiller en clientèle. Elle avait épousé Alain, un cadre du Crédit Suisse un peu plus âgé qu'elle et de plus haut niveau hiérarchique. Ils s'étaient alors installés dans une petite maison de Cartigny, au sud-ouest de Genève, acquise à crédit grâce à un prêt à taux préférentiel réservé aux cadres du Crédit Suisse. Puis ils avaient eu deux enfants : une fille, un garçon. Pendant 12 à 15 ans, leur vie s'était déroulée selon un rite immuable : lever à 7 heures, enfants amenés à l'école, départ pour Genève en voiture, travail, retour le soir, courses et jardinage, télévision, sommeil. Le week-end, une visite aux parents, un déjeuner avec des amis, une ballade dans le Jura tout proche, très rarement un week-end en amoureux à Paris ou à Madrid ; l'hiver, huit jours de ski dans le Jura ; l'été, escapade en Italie ou location d'une villa à la Baule. Année après année, les enfants grandissaient, poursuivant une scolarité normale, tandis qu'Alain gravissait les échelons hiérarchiques de sa banque et que le crédit de la maison était peu à peu remboursé. Une vie dont Mylène appréciait la régularité toute helvétique, sans se rendre que ce bonheur tranquille lassait peu à peu son mari.

Au bout de quinze ans, cette mécanique bien huilée commença en effet à se dérégler inexorablement, morceau par morceau. Alain commença à rester de plus en plus tard au bureau, puis à être convoqué, le week-end, à des stages de formation pour futurs cadres dirigeants. A mesure que leur fille aînée rentrait dans l'adolescence, ses rapports avec ses parents, auxquels elle reprochait leur conformisme, s'agrippaient. Le fils cadet passait de plus en plus de temps assis devant l'ordinateur à jouer aux jeux vidéos, et ses résultats scolaires s'en ressentaient.

Si au moins Mylène avait trouvé des satisfactions dans son travail !!! Mais celui-ci lui semblait d'autant plus ennuyeux qu'il n'avait pas beaucoup évolué – contraintes de la vie de mère de famille oblige – et qu'elle était toujours, après 16 années de bons et loyaux services, simple conseillère en placements pour la clientèle des petits particuliers. Un job répétitif, ennuyeux, et qui, au fil des ans, l'indisposait de plus en plus par la manière dont la banque l'incitait toujours davantage à faire passer la recherche de ses profits avant la défense des intérêts de ses clients - et même parfois au détriment de ceux-ci.

C'est vers la 20^{ème} année de son mariage que cette crise latente éclata véritablement. Et, comme un malheur n'arrive jamais seul, cet ébranlement se manifesta simultanément dans plusieurs domaines distincts.

Tout d'abord, Alain la quitta brutalement pour une jeune assistante de direction du Crédit Suisse. Un soir, en rentrant de trois jours de vacances passés seule avec ses enfants chez sa mère en France, elle trouva la maison vidée des affaires de son mari, et, sur la table à manger, une petite lettre très courte.

Celle-ci disait, sans beaucoup de fioritures romantiques, à peu près ceci : « pendant 10 ans nous nous sommes aimés ; pendant 20 ans, nous avons élevé ensemble nos enfants ; j'ai été heureux de faire tout cela avec toi ; mais maintenant la lassitude m'est venue et je souhaite recommencer une nouvelle vie avec une autre femme. J'espère que tu comprendras cela. La maison, que nous avons achetée sous un régime de séparation des biens m'appartient à plus de 75 % et je souhaite la vendre. En effet, notre fille sera bientôt autonome et ne voudra pas continuer à y habiter très longtemps. Quant à notre fils, une chambre l'attend dans ma nouvelle maison si tu acceptes que je le prenne en charge. Dans ces conditions, la pension alimentaire que je pourrai te verser sera sans doute très limitée. J'espère que nous pourrions nous entendre là-dessus à l'amiable sans avoir besoin de recourir à un avocat. Je te souhaite d'être heureuse et j'espère que nous pourrions rester bons amis.

PS : essaye aussi de rester digne, pour toi, pour moi, pour nos enfants. Tu sais que dans ces circonstances pénibles, chacun doit avoir à cœur de ne pas créer de scandale et aussi d'éviter des procédures judiciaires coûteuses. Il est de notre intérêt à tous les deux de chercher tranquillement un compromis financier. »

Voilà. C'était tout. Une petite lettre de congédiement assez sèche, après 20 années de vie conjugale !! Tant d'efforts et d'espoir communs réduits à néant en 20 lignes, sans même une formule poétique, un mot d'amour !!! Et puis, cette trahison préparée de longue date, ces mensonges répétés, cette séparation sournoisement murie pour prendre Mylène par surprise, presque par embuscade !!! Cette manière habile, toute d'un banquier, de lui suggérer sans le dire de ne pas faire d'ennui, si elle voulait récupérer de leur séparation un peu plus que ce à quoi elle avait légalement droit !!

Elle en eut d'abord le souffle coupé, trop surprise pour ressentir même de la peine. Au bout de quelques jours, elle fut ensuite prise d'une colère folle contre cet homme lâche et menteur que, quelques heures plus tôt, elle considérait encore comme un mari presque modèle. Puis vint la douleur, une longue douleur qui allait se transformer au fil des mois en une passivité résignée. Elle chercha d'abord, incrédule, à raisonner Alain et à le faire revenir au foyer. Puis, voyant que cela était impossible, elle eut, comme il l'avait prévu une attitude très raisonnable, dominée par le souci de défendre ses pauvres intérêts. Elle passa bien par une phase de jalousie, cherchant à en savoir plus sur la jeune femme qui lui avait pris son mari, sur le nouvel endroit qu'ils habitaient désormais ensemble, mais cela ne dura guère.

Une autre préoccupation, beaucoup plus concrète, commença en effet à occuper son esprit calme et raisonnable. Elle gagnait 4 fois moins d'argent que Alain, ils étaient mariés sous le régime de la séparation des biens et ses enfants seraient bientôt émancipés. Cela signifiait qu'elle n'avait droit en principe, d'une part qu'à une fraction très faible de leur patrimoine commun, d'autre part qu'à une pension alimentaire compensatoire extrêmement modeste. Avec le projet affiché par son mari de vendre leur villa et le coût de la vie très élevé à Genève, cela signifiait qu'elle allait désormais mener une existence plus qu'étriquée. A moins bien sûr qu'une transaction à l'amiable ne lui permette de récupérer un peu plus que ce à quoi elle avait droit de manière à pouvoir maintenir un niveau de vie

correct. Et Alain avait été assez clair là-dessus dans sa lettre de rupture comme dans leurs quelques entretiens ultérieurs. En gros, la consigne était : « *ne fais pas de scandale, et je ferai un effort pour te permettre de garder la tête hors de l'eau.* »

Mylène était blessée de l'abandon d'Alain. Elle était jalouse de sa nouvelle compagne. Mais c'était aussi une personne calme, une tête froide, une banquière habituée aux calculs de budget de de patrimoine. Elle se rendait bien compte que sa situation financière était grandement fragilisée par le départ de son époux et qu'il valait mieux pour elle trouver un compromis discret avec lui que de faire du scandale et de prendre la terre entière à témoin de son infamie (et par la même occasion de son propre ridicule en tant qu'épouse bafouée). Elle put ainsi, à l'issue d'une négociation serrée tenant davantage d'un marchandage commercial que d'une scène de drame amoureuse, obtenir une part plus substantielle de la vente de la maison, augmentée d'une convenable pension lui permettant de limiter les dégâts sur son train de vie. Moyennant quoi, elle put même s'acheter un minuscule mais charmant deux-pièces dans une rue branchée aux pieds de la vieille ville, à deux pas du parc des Bastions.

Elle n'en était pas moins terriblement affectée du départ d'Alain, d'autant que ses relations avec ses enfants se dégradaient également. La fille aînée, après avoir fréquenté les milieux anarchistes pendant deux ans, était un jour subitement partie de la maison familiale, en couvrant ses parents de toutes sortes de noms d'oiseaux, pour aller habiter un squat derrière la gare Cornavin avec ses copains. Elle ne donnait depuis que des nouvelles très épisodiques et refusait de rencontrer ses parents, qu'elle qualifiait aimablement, pour son père, de « gros banquier gavé de fric », et pour sa mère, de « petite bourgeoise conventionnelle ». Le fils, de son côté, était devenu une sorte de hotaku, reclus dans sa chambre, passant sa vie devant les jeux vidéos, ayant rompu tout contact social et incapable de poursuivre des études ou même de rechercher du travail.

Quant à son métier de conseillère bancaire, Mylène n'en n'éprouvait plus seulement de la lassitude, mais également du dégoût. Femme élevée dans une famille assez religieuse, aux principes moraux bien ancrés, elle avait au début de sa carrière cru trouver dans l'austère banque suisse la concrétisation professionnelle des valeurs d'honnêteté et de travail qui lui avaient été inculquées par sa famille. Elle pensait donc sincèrement que son travail consistait à aider honnêtement de petits épargnants à faire fructifier leur capital dans les conditions de sécurité les plus favorables pour eux.

Mais la dérégulation financière des années 1990 était passée par là, transformant peu à peu mais inexorablement les valeurs et les comportements des banques suisses. Désormais, la valeur suprême n'était plus de garantir aux clients la plus grande sécurité possible, en respectant vis-à-vis d'eux un code de déontologie pointilleux. C'était de réaliser le maximum de profit en tirant parti des opportunités ouvertes par la libéralisation, l'internationalisation des marchés, et la bonne image des banques suisses auprès des détenteurs de fonds de toutes origines, séduits en outre par la perspective du secret bancaire. Un principe autrefois fondé sur la valeur morale *positive* du respect absolu du client et de la protection de l'épargne honnêtement accumulée, mais tendait désormais à se galvauder en un outil *immoral* d'attraction de fonds d'origines suspectes et d'investisseurs désireux de de frauder le fisc de leur pays.

Au début de sa carrière, Mylène avait été formée par la banque à exercer son métier dans le respect des plus hautes exigences déontologiques. Elle se souvenait de ces stages où le conférencier expliquait que la valeur suprême de la banque - qu'elle devait mettre en œuvre dans son travail quotidien -, était la défense du patrimoine que lui confiait son client, dans une logique de gestion « en bon père de famille » qui permettait de lui assurer le maximum de sécurité. Quant au respect de la loi, c'était à l'époque une valeur tellement évidente pour tous qu'elle n'avait presque pas besoin d'être rappelée.

Puis, peu à peu, l'état d'esprit de la banque avait changé, à mesure que son capital s'élargissait à de nouveaux actionnaires et qu'elle développait sa présence sur les places financières du monde entier, mettant en place un réseau complexe de filiales lui permettant de tirer parti avec davantage de souplesse de la dérégulation financière. De nouveaux stages de formation furent organisés à l'intention des conseillers en clientèle pour leur expliquer les nouveaux objectifs de leur poste. Il s'agissait désormais de maximiser la « valeur » des comptes qu'ils avaient à gérer, autrement dit de parvenir à prélever au bénéfice de la banque, d'une manière ou d'une autre, le maximum d'argent sur chacun d'entre eux. La tâche principale des conseillers n'était plus, comme autrefois, d'assister les clients dans leurs opérations bancaires courantes. Ceux-ci étaient d'ailleurs dissuadés de faire appel à eux et incités à gérer eux-mêmes leurs comptes par Internet. Par contre, les « conseillers » devaient se transformer en une « force de vente » chargée de placer auprès des clients toutes sortes de services et de produits financiers, depuis les assurances autos jusqu'aux investissements à risque, en passant par les assurances-vie et les cartes bleues offrant des services annexes très coûteux et pour l'essentiel inutiles. Libérés de leur mission traditionnelle d'assistance et transformés en bonimenteurs financiers, ils pouvaient ainsi « gérer » un nombre plus élevé de comptes. Leurs conditions de rémunération évoluaient aussi, avec l'introduction d'importantes primes variables calculées en fonction de la quantité d'argent prélevée sur les avoirs des clients au profit de la banque. Toutes ces évolutions étaient présentées de manière séduisantes aux conseillers : dans la novlangue bancaire, ils cessaient d'être de simples gestionnaires de comptes pour devenir des « activateurs de valeurs » chargés d'orienter l'épargne des ménages vers des placements à risques, permettant ainsi à la banque de générer davantage de cash-flow avec une prise de risques plus faible pour elle. Leur nouvelle mission était récompensée, en cas de succès, par d'importantes primes.

Les conseillers écoutaient attentivement. Beaucoup étaient séduits par le rôle plus gratifiant qui leur était apparemment dévolu. D'autres, cependant, s'interrogeaient sur la conformité de leur nouvelle mission à l'éthique bancaire qui leur avait été inculquée au début de leur carrière, ainsi que sur le caractère spécieux de certains des raisonnements qui leur étaient tenus.

- L'avantage de ces nouveaux types de placements de type CODEP + c'est que le client est incité à prendre davantage de risques pour obtenir un profit plus élevé. La banque ne prend plus de risque direct et se rémunère sur la gestion des produits.

- Mais beaucoup de nos clients sont réticents aux placements à risques. Pourquoi inciter une petite vieille à jouer ses économies sur les marchés à terme et les valeurs technologiques à risques ?

- Pour les clients réticents, il faut utiliser l'argumentaire A-18 qui montre clairement que le taux de rentabilité de l'épargne sur 10 ans est nettement supérieur sur les valeurs évolutives que sur les placements traditionnels statiques.

- Oui, mais si on regarde la courbe entre 1990 et le milieu des années 2000 où les valeurs ont chuté, le différentiel s'inverse.

- Mais ce n'est pas la peine de remonter aussi loin et de se compliquer la vie !! La durée de vie des placements de ce type excède rarement dix ans, de toutes manières...

- Mais est-ce que cela ne fait pas prendre un risque excessif aux petits épargnants ? Notre rôle n'est-il pas de leur garantir le maximum de sécurité dans leurs placements ?

- Avec les nouveaux placements mutualisés de type CODEP +, le risque est dilué entre les investisseurs. Et puis, on leur garantit tout de même une valeur-plancher de rachat en cas de problème boursier.

- Oui, mais c'est une valeur quand même assez faible. Ils risquent d'avoir peur de perdre leur argent.

Même les conseillers les plus réticents n'osaient exprimer clairement leur pensée : en utilisant son influence et sa réputation auprès de ses petits clients pour les inciter à investir dans des placements à risque, la banque rompait avec son éthique traditionnelle, commettant une sorte d'abus de confiance.

- Dans la nouvelle économie de l'innovation, c'est la mission des banques d'inciter les épargnants à investir dans les activités de rupture technologique. Cela les rend directement acteurs de la croissance et les incite à rompre avec leur mentalité traditionnelle de petits rentiers. Et, en même temps, ces nouveaux types de placements directs mutualisés réduisent le risque pour notre établissement et lui permettent de réaliser une création de valeur supplémentaire pour l'actionnaire.

- Mais qu'est-ce qui se passera en cas de crise boursière ?

- Notre banque a de bons ratios fiduciaires. Elle a passé haut la main tous les crash-tests. L'orientation directe de l'épargne de nos clients vers les placements dynamiques augmente notre capacité de résilience aux crises.

- Mais pour les clients, je veux dire ?

- Il faut que nos clients intègrent la prise de risque dans leur équation mentale. De toutes manières, la dernière crise grave remonte à plus de 5 ans. Et, d'après le dernier rapport du FMI, l'économie mondiale est aujourd'hui engagée dans une période de croissance robuste : Il n'y a aucun risque à moyen terme.

- Mais comment seront déterminées nos primes ?

- C'est très simple. Les placements que vous gérez sont répartis en 5 catégories, des moins risqués au plus risqués. On peut calculer là-dessus un indice de risque moyen. Une partie de votre prime annuelle est indexée sur l'augmentation de la valeur moyenne de cet indice en un an. L'autre partie est calculée en fonction du ratio frais bancaires / volume des placements que vous parvenez à générer en faisant bénéficier vos clients de davantage de services.

- Et cela peut représenter combien ?

- Pour un conseiller moyennement efficace, 2 mois de salaires. Si vous parvenez à placer davantage de produits, cela peut aller jusqu'à 6 mois.

A l'énoncé de ces chiffres impressionnants, de petites lueurs s'allumèrent dans les yeux des conseillers. Augmenter leur salaire d'un tiers et peut-être de moitié, ce n'était tout de même pas rien !! Cette perspective balaya immédiatement les objections des plus réticents. Oui, il fallait en finir avec cette économie routinière des petits placements dormants. Il fallait inciter les épargnants à prendre des risques pour financer l'économie de l'innovation. Et si en plus les conseillers pouvaient rembourser plus rapidement leur emprunt immobilier et acheter le 4X4 de leurs rêves avec leurs nouvelles primes, c'est vraiment parfait !!! La vieille éthique de la banque suisse fut donc balayée ce jour-là au profit des nouvelles techniques de maximisation du profit par report du risque sur les clients qui lui faisaient confiance. Bref, les conseillers étaient poussés à se transformer en bonimenteurs, voire en semi-aigrefins.

Mylène s'attela donc à ses nouveaux objectifs de « conseils en placement » auprès des petits épargnants. Cela consistait, en gros, à leur vendre toute une série de services à l'utilité discutable afin d'augmenter le chiffre d'affaires de l'UFS, et à leur conseiller, soit des placements peu liquides afin d'augmenter les ratios de trésorerie de l'UFS, soit des investissements à risques, l'UFS se cantonnant désormais dans le rôle beaucoup plus sûr et grassement rémunéré de gestionnaire de compte.

- Vous avez 57 ans. Pourquoi ne prendriez-vous pas une assurance obsèques-décès pour protéger vos proches en cas d'accident.

- Vous pouvez gérer vos opérations courantes vous-même sur internet.

- Mais je ne sais pas le faire.

- Si vous voulez, nous pouvons vous proposer des formations peu coûteuses à la gestion de compte en ligne : seulement 55 francs pour une journée complète, repas inclus.

- Nous avons des promotions assurance-auto très avantageuses ce mois-ci. Vous voulez consulter nos offres ?

- Pourquoi ne prendriez-vous pas une carte gold au lieu de votre carte bleue ? Cela vous offre une assurance responsabilité civile, un remboursement en cas de prélèvement frauduleux, et en plus une assurance rapatriement en cas de maladie à l'étranger.

- Pourquoi ne transformez-vous pas une partie de votre compte courant en fonds de placements Investinnov ++ ? Ils ont produit 5,5 % d'intérêts en moyenne sur les trois dernières années et la valeur des unités de compte a bondi de 22 %.

- Mais qu'est-ce qui se passe si la valeur des parts baisse en bourse ?

- Vous avez un plancher de remboursement garanti représentant 50 % de votre investissement initial.

Mais tout cela était encore des broutilles : avec toute cette binteloterie financière, à peine parvenait-on à récupérer chaque année quelques centaines d'euros sur un compte moyen. Une misère !!! La vraie affaire, c'est quand un client voulait réaliser une opération importante sur son patrimoine, par exemple faire un gros emprunt pour réaliser une opération immobilière ou placer une forte somme venue d'un héritage. Là, il était vraiment possible de capter ces sommes au profit de la banque en faisant miroiter au client de mirifiques perspectives de profits. Comme par exemple avec Laure, désireuse de placer ses économies dans l'achat d'une petite maison pour ses vieux jours, sur les pentes du Jura, à 20 kilomètres de Genève.

- Bonjour, madame, je voudrais acheter une maison, mais je n'ai pas tout à fait la somme. J'ai besoin emprunter 50000 francs suisses.

- Et combien coûte la maison au total ?

- A peu près 150000 francs suisses avec les frais et les travaux. J'ai 100000 devant moi, il ne manque 50000.

- Et quels sont vos revenus mensuels ?

- A peu près 3000 francs suisses net d'impôts.

- C'est un emploi fixe ?

- Non, des vacances, mais c'est régulier depuis des années.

- Et vous avez quel âge ?

- 52 ans.

Après avoir fait quelques calculs sur son ordinateur, Mylène prit un air soucieux.

- Je suis désolée, mais dans votre cas, ça ne passe pas pour un prêt à taux normal. Il faut soit ajouter une prime de risque, soit prendre une grosse hypothèque. Et puis, je ne pourrai vous prêter que sur 7 ans. Cela fera vraiment des grosses mensualités.

- Combien à peu près ?

- Eh bien, près de 800 francs suisses par mois.

- Ah, je pensais que ça serait moins de 500, dit Laure d'un air abattu.

- Mais j'ai peut-être une meilleure solution pour vous.

- Ah ? Bon ? Laquelle ?

- Eh bien, la banque peut vous proposer d'investir votre capital dans des actions Investinnov ++. Sur les trois dernières années, le taux de rentabilité a été supérieur à 5 %. Avec ça, ça couvre juste les mensualités d'un prêt de 150000 euros qu'on vous fait sur 15 ans pour financer l'achat de votre maison. Et, au lieu d'avoir à payer un crédit, vous gardez tout l'argent pour vous (Mylène omit soigneusement à ce moment de mentionner les 1,2 % de frais annuels prélevés par la banque au titre de la rémunération de la gestion du compte).

- Ah bon ? Mais pourquoi vous faites ça ? Demanda Laure, qui, avec sa formation de musicienne, ne comprenait rien à la finance.

- Nous souhaitons stimuler le développement économique de la Suisse en orientant les investissements vers des PME innovantes. C'est pour nous un comportement citoyen.

- Mais est-ce que je suis sûre de toucher 6 % tous les ans ?

- Bien sûr, c'est une rémunération à taux variable, en fonction des résultats des entreprises incluses dans votre portefeuille. Mais, depuis que ce produit existe, on n'est jamais passé en dessous de 5,5 %

- Mais est-ce que je peux revendre mes parts quand je veux ?

- Oui bien sûr, il existe un marché secondaire pour les fonds Investinnov ++. Vous pouvez les vendre quand vous voulez au prix du marché.

- Mais s'il y a une crise et que la valeur des fonds baisse ?

- On vous garantit une valeur de reprise minimale de 50 % de l'investissement. Mais c'est purement formel, en fait, ces fonds n'ont jamais perdu de valeur depuis qu'ils ont été créés il y a 7 ans. En fait, ils ont même doublé de valeur depuis leur création. Pour les premiers investisseurs, ça a vraiment été une bonne affaire !!!

- Bon, je vais réfléchir.

- Dépêchez-vous, en ce moment on a une offre spéciale avec un abondement de 4 % offert par la banque pour toutes les acquisitions d'une valeur supérieure à 60000 francs suisses.

Quelques jours après, Laure revint. Elle avait réfléchi, pris quelques conseils, mais l'opération restait assez brumeuse dans son esprit. Elle comprenait simplement qu'elle n'aurait pas à payer de mensualités de remboursement, mais se méfiait un peu d'investir dans des actions plutôt que dans l'immobilier. Mylène utilisa alors l'argument suprême qu'on lui avait suggéré pendant les stages de négociation commerciale.

- Ecoutez, madame, cela fait combien de temps que vous êtes cliente de l'UFS ?

- *Euh, 35 ans, je crois... J'ai ouvert mon premier compte chez vous à 17 ans...*
- *Et vos parents ?*
- *Ils étaient aussi clients de l'UFS...*
- *Et vous avez eu à vous plaindre de nous, depuis 60 ans ?*
- *Non, mais enfin les frais ont beaucoup augmenté depuis 10 ans.*
- *Mais est-ce vous avez perdu de l'argent avec nous ? Est-ce qu'on vous a jamais donné des mauvais conseils ?*
- *Non, mes parents ont acheté leur maison avec un prêt de votre banque dans les années 1950.*
- *Alors, madame, nous existons depuis 1854, et nous avons toujours été scrupuleusement au service de nos clients. Nous nous sommes toujours efforcés de bien les conseiller et de les aider, et toute votre famille s'en est toujours très bien tirée. Alors, pourquoi voulez-vous qu'après un siècle et demi de bons et loyaux services, nous commençons à donner de mauvais conseils à nos clients ? Nous sommes l'UFS tout de même, le symbole de la probité de la banque suisse !! Pas une officine douteuse des Bahamas !!!*

(Mylène ne précisa pas que, justement, l'UFS avait ouvert dans toutes les places offshore du monde, au cours des dix années précédentes, des filiales plus ou moins discrètes permettant d'accueillir toutes sortes de fonds d'origine douteuse, de les transférer d'un compte à l'autre à travers un labyrinthe d'intermédiaires de manière à rendre leur origine indétectable, et de les faire fructifier par des opérations spéculatives à la fois très rentables et très risquées).

Mais Laure fut convaincue par ces arguments. Il était évident qu'on pouvait faire confiance les yeux fermés à l'UFS, incarnation de la probité et la rigueur proverbiale des banques suisses !!!

- *Bon, je suis d'accord avec votre proposition.*
- *Parfait, je vais rédiger le contrat et vous pourrez venir le signer mardi prochain.*

Et, le mardi suivant, Laure signa sans les relire une grosse liasse de documents écrits en tous petits caractères, stipulant 1) qu'elle plaçait toutes ses économies de 100000 euros dans des valeurs Investinnov ++ à taux de rémunération et valeur de marché variable ; 2) que l'UFS consentait à son profit un prêt de 150000 euros à taux et mensualités fixes, avec paiement complet des intérêts avant remboursement du capital ; 3) et que ce prêt était accordé sous réserve d'une prise d'hypothèque représentant 100 % de la valeur du bien immobilier acquis par madame Laure Moreno grâce à celui-ci.

Bref, arguant de sa proverbiale honnêteté, l'UFS avait réussi non seulement à capter toutes les économies de Laure pour les investir dans des placements très risqués, à la rendre esclave d'un gros remboursement à mensualités fixes sur 15 ans et à garantir l'opération par une hypothèque sur la maison où sa cliente comptait passer ses vieux jours.

Pendant quelques années, Mylène réalisa ainsi des dizaines d'opérations de ce type. Ses réticences initiales disparurent quand elle constata que les clients semblaient satisfaits de n'avoir pratiquement à payer aucune mensualité de remboursement, tandis qu'elle même voyait ses revenus augmenter substantiellement. Laure était même venue lui offrir des chocolats à Noël pour lui témoigner sa reconnaissance. Au fond, tout le monde avait l'air content...

Bien sûr, il remontait parfois d'étranges bruits par ses collègues de la banque. Son amie Patricia, qui avait été nommée à Paris, lui expliquait les curieuses opérations de prospection qu'elle était chargée de réaliser auprès des gros détenteurs français de patrimoine.

- *On leur propose de placer directement les fonds sur une filiale luxembourgeoise par l'intermédiaire d'UFS France. Comme ça, ils échappent au fisc français.*

- *Mais c'est de la fraude fiscale, non ?*

- *Non, pas du tout, puisque personne n'est au courant en France. Et puis tu sais, le fisc français est tellement gourmand, c'est un service qu'on leur rend, à ces pauvres gens.*

Mylène ne comprit pas très bien la logique de cette opération. Pourquoi faire partir les fonds de France sans les déclarer avant ? Enfin, si c'était l'UFS qui faisait ça, ça ne pouvait pas être illégal...

Il y eut aussi cette campagne de presse, lancée par Jean Ziegler, qui accusait les banques suisses, via des filiales panaméennes et des Bahamas, de participer au blanchiment d'argent issu du narcotrafic. Et puis il y eut également l'arrestation de ce mafieux russe, qui avait investi via des banques genevoises d'énormes sommes dans l'immobilier de la côte d'Azur... mais à chaque fois, les affaires furent rapidement étouffées : l'UFS publia quelques communiqués de démenti et les choses s'apaisèrent...

C'est alors qu'à l'été 2008, survint la crise des subprimes américaines : des millions de ménages américains pauvres, qui avaient acheté leur maison à crédit puis l'avaient hypothéquée pour obtenir un autre prêt destiné à financer de petites spéculations boursières, virent brutalement s'effondrer la valeur de leur portefeuille. Mis de ce fait dans l'impossibilité de payer les mensualités de leur prêt immobilier, ils furent donc contraints de vendre tous en même temps leur maison. Mais ils virent alors le prix de celle-ci s'écrouler sur le marché et ne purent rembourser leurs emprunts. De fil en aiguille, tous le système financier américain fut ébranlé, comme un château de cartes qui s'effondre, par des défauts de paiement qui se propageaient d'une banque à l'autre. Des opérateurs majeurs, soudain confrontés à des montagnes de prêts douteux irrécupérables qui avaient auparavant été maquillés en placements peu risqués, furent acculés à la faillite.

La crise en propagea un en clin d'œil dans le monde entier, entraînant une chute brutale des bourses. En un mois, les actions Investinnov ++, particulièrement exposées du fait de leur nature de placements à risque, perdirent 60 % puis 80 % de leur valeur, retombant bien en dessous de leur niveau d'introduction. Et Laure, qui était encore deux mois auparavant détentrice d'un actif financier estimé à 180000 euros, ne possédait plus, le 31 octobre, que 40000 francs suisses, soit moins de la moitié de ce qu'elle avait initialement investi 3 ans auparavant. Et comme les taux de rentabilité avaient eux

aussi chuté, elle se trouvait soudain dans l'incapacité de faire face à ses échéances mensuelles de remboursement vis-à-vis de l'UFS.

Complètement paniquée, elle se précipita pour demander conseil à Mylène. Mais celle-ci ne put, malgré ses coups de fil affolés, la recevoir que 10 jours plus tard : des dizaines de clients dans le même cas se succédaient en effet dans son bureau.

En fait, les dirigeants de l'UFS avaient au départ réagi à la crise de manière relativement honnête et responsable. Même si la valeur des fonds d'investissements à risque offerts à leurs clients avaient été un peu gonflés au cours des années récentes par des mouvements spéculatifs, ils restaient ancrés sur un solide portefeuille de sociétés suisses de haute technologie, dont les perspectives à moyen terme restaient très favorables. Il suffisait donc de conseiller à leurs clients affolés d'attendre quelques mois, le temps que les valeurs boursières reprennent quelques couleurs, pour que le système de financement qu'ils avaient mis en place retrouve son équilibre. En attendant, il serait toujours possible de leur proposer quelques crédits-relais pour leur permettre de continuer à rembourser leurs prêts.

Mais cette solution de bon sens négligeait un point important : les phénomènes de panique susceptibles d'affecter les petits épargnants, surtout si leur confiance dans les conseils de la banque se trouvaient ébranlés. Or, justement, les scandales à répétition qui affectaient l'UFS depuis quelques années avaient subrepticement commencé à miner cette confiance. Les petits épargnants étaient de ce fait moins enclins à écouter les avis de leur conseiller, qui paradoxalement étaient justement cette fois destinés à préserver leurs intérêts. Car au fond, l'opération la plus juteuse qu'aurait pu à ce moment réaliser l'UFS consistait, justement, à appliquer la clause de rachat des actions Investinnov ++ à 50 % de leur valeur d'acquisition, en spéculant sur un probable redressement des cours au bout de quelques mois.

Le problème, c'est que cette attitude, couplée avec le mouvement de panique qui s'empara des investisseurs, eut pour conséquence d'accroître considérablement les pertes de ceux-ci tout en permettant à l'UFS de réaliser des plus-values aussi gigantesques qu'involontaires.

En effet, dès les premiers jours du mouvement de baisse, les clients commencèrent à se presser dans les bureaux de la banque pour réclamer une vente immédiate de leurs actions, alors que celles-ci n'avaient encore perdu qu'une petite partie de leur valeur. Conformément aux instructions de leur direction, les conseillers les dissuadèrent de réaliser ces opérations. Mais, au cours des jours suivants, la valeur des actions s'effondra cette fois brutalement, et les épargnants insistèrent tant que les conseillers durent accepter de faire jouer la clause de rachat à 50 %. Les épargnants virent donc leur capital fortement amputé, tandis que l'UFS, profitant sans l'avoir voulu du mouvement progressif de retour à la normale, réalisa au bout de quelques mois une colossale plus-value. Le problème étant évidemment de faire comprendre que ce bénéfice réalisé au détriment de la ruine de ses propres clients n'était pas pour l'UFS la conséquence d'une malhonnêteté voulue, mais simplement d'un concours de circonstance et du mouvement de panique incontrôlée qui avait affecté les clients.

Laure, qui avait perdu dans l'opération la moitié de son patrimoine, se trouvait désormais dans l'impossibilité de rembourser son prêt immobilier. Furieuse et angoissée, elle alla voir Mylène.

- *Pourquoi n'avez-vous pas vendu tout de suite quand je vous l'ai demandé ?*
- *Ce n'était qu'une simple correction boursière. Il ne fallait pas vendre, mais attendre que la valeur des actions reparte à la hausse.*
- *Mais alors, pourquoi avez-vous accepté de me racheter toutes mes actions à la moitié de leur valeur 3 semaines plus tard ?*
- *Mais c'est vous qui avez insisté ; vous m'avez même menacé d'un procès si je ne le faisais pas...*
- *Oui, mais maintenant, vous m'avez escroqué de 50000 francs suisses et je ne sais plus comment rembourser mon prêt.*
- *J'ai simplement fait ce que vous m'avez instamment demandé de faire.*
- *Alors, revendez-moi les actions au prix où je vous les ai cédées !!*
- *Ce n'est pas prévu par le contrat.*
- *Mais comment je vais rembourser le prêt ?*
- *Si vous vendez la maison, vous pourrez rendre l'argent.*
- *Et combien je vous dois ?*
- *Eh bien, la totalité du capital : 100000 francs suisses.*
- *Mais ça fait trois ans que je rembourse déjà.*
- *Non, en fait, depuis trois ans vous n'avez remboursé que les intérêts.*
- *Mais vous êtes une bande d'escrocs !!!*
- *Ah ! madame, restez polie s'il vous plaît, sinon j'arrête cet entretien...*
- *C'est ça, vous me ruinez et après vous ne voulez même pas discuter, c'est dégueulasse !!! Mais je vais prendre un avocat et vous aurez de mes nouvelles.*
- *Eh, bien faites, madame.*

Au cours de ces mois tragiques pour certains petits épargnants, Mylène eut des dizaines d'entretiens de ce type avec des clients qu'elle avait activement contribué à ruiner. Même si cette action était involontaire, même si elle n'en n'avait tiré elle-même aucun profit illicite, cette femme profondément droite et honnête en conçut un profond sentiment de culpabilité. Et surtout elle comprit à quel point elle avait été instrumentalisée par ses patrons pour pousser ses clients à des prises de risques

importantes au bénéfice de la banque, trahissant en cela l'éthique professionnelle qui lui avait été inculquée. Et elle en conçut, à partir de ce jour, un grand dégoût pour son métier, qui joint aux déceptions de sa vie personnelle, faisait désormais d'elle une femme frustrée et malheureuse. Elle s'en confiait souvent à sa grande copine Valérie :

- *Ça ne va très fort, tu sais. Mon boulot est une merde, j'ai l'impression d'être payée par la banque à escroquer les gens. Mon fils passe sa vie devant son écran, ma fille fume des joints dans un squat avec des gauchistes, et mon mari m'a plaquée pour une petite secrétaire. Le soir, quand je rentre chez moi, je regarde la télé toute seule.... J'ai même pas un mec pour m'engueuler avec... Des fois, j'ai envie de me jeter par la fenêtre.*

- *Ecoute, y faut pas rester comme ça. T'es encore jeune et mignonne, t'as plein de belles années devant toi, t'as un peu d'argent, pas vraiment de famille à charge. Y'a plein de chose à faire à Genève pour rencontrer des gens...*

- *Quoi, par exemple ?*

- *Ben, fais comme moi, va danser le tango ; C'est comme ça que j'ai rencontré Eric.*

- *Mais j'ai jamais beaucoup dansé de ma vie...*

- *Oh, tu sais, danser, ça s'apprend. Moi, je vais prendre des cours dans une école vers Plainpalais. Essaye, c'est très sympa, tu verras.*

- *Bon d'accord.*

- *Viens lundi prochain à 19 heures. Je te présenterai mon prof.*

En rentrant ce jour-là dans la grande salle de réunion du Club Alpin Suisse, au premier étage de l'immeuble situé au coin de l'avenue du Mail et de la rue du Vieux-Billard, Mylène ne se doutait pas encore qu'elle allait faire une découverte qui révolutionnerait sa vie. Le tout premier contact ne fut d'ailleurs pas enthousiasmant : quelques couples maladroits, un peu perdus dans une salle trop grande, essayaient gauchement de reproduire les figures indiquées par le professeur, un homme à l'accent latino d'une quarantaine d'années. Mais son intérêt commença à s'éveiller lorsque Julio et sa partenaire récapitulèrent les enseignements du jour sous forme d'une petite chorégraphie de 2 minutes. Oh, rien de bien impressionnant pour un connaisseur : quelques tours, un gancho, deux ou trois ochos... Mais, pour Mylène, les circonvolutions de ce couple étroitement enlacé, au son de cette musique un peu lancinante dont la nostalgie et la tristesse semblaient refléter son propre paysage intérieur, la frappèrent par leur raffinement et leur sensualité osés. Et elle eut immédiatement envie de ressembler à cette femme séductrice et impudique, avec ses hauts talons, sa jupe fendue et ses épaules dénudées, évoluant autour de l'homme en multipliant les postures tentatrice. C'était peut-être la créature qu'elle avait rêvé d'être dans les jours lointains de sa jeunesse, avant de devenir une mère de famille, puis une vieille épouse abandonnée.

Ce sentiment s'aiguïsa encore davantage lorsque, durant le cours pour débutants auquel elle participa ensuite, Julio la pris dans ses bras à plusieurs reprises pour lui montrer comment exécuter une figure simple. Elle se sentit alors envahie d'un mélange de gêne et d'excitation lorsqu'elle sentit les jambes et le buste de cet homme collés contre ses seins tandis que leurs bras s'enlaçaient dans une étreinte qui, quoiqu'assez large, lui parut sur le moment incroyablement serrée. Si elle n'apprit pas grand'chose de la danse ce jour-là, empêtrée dans la complexité des termes techniques et la difficulté des postures, et quelque peu malmenée par des débutants maladroits, elle éprouva par contre un étrange plaisir à passer naturellement des bras d'un partenaire à l'autre, elle qui n'avait pas enlacé un homme depuis des années.

Mais elle fut surtout impressionnée par la pratique qui suivit immédiatement la fin du cours. Ceux qu'elle pensait alors être les « bons » danseurs – en fait les quasi-débutants des cours précédents – commencèrent alors à peupler la grande salle rectangulaire, s'installant autour des tables disposées le long des deux grands murs conduisant, au fond de la salle, à une grande fenêtre-balcon donnant sur la place de Plainpalais. Ce qui pour eux était une pratique tout à fait banale de début de soirée apparut à Mylène comme une fascinante entrée progressive dans la sensualité de la nuit. Elle observait, depuis sa table, les couples se faire et se défaire, les danseuses multipliant les évolutions sensuelles autour de leurs partenaires solides comme des rocs jusqu'à ce qu'ils les saisissent enfin dans une étreinte finale... Et, à mesure que les heures passaient, la piste s'emplissait de couples de plus en plus nombreux, dont les évolutions devenaient plus complexes et gracieuses à mesure que de meilleurs danseurs arrivaient, tandis que l'imperceptible rumeur des conversations amicales emplissait la salle d'un bruissement chaleureux. La succession des tangos nostalgiques, des valse romantiques et des milongas joyeuses semblaient inciter les danseurs à parcourir un arc-en-ciel de sentiments délicatement contrastés. Les couples formaient autour de la salle une sorte de ronde qui s'écoulait dans une fluidité harmonieuse.

Mylène était trop débutante, trop timide, trop inhibée pour prétendre ce soir-là être autre chose qu'une simple spectatrice. Elle fut cependant agréablement surprise d'être invitée à plusieurs reprises. Si elle fut un peu malmenée par un débutant, si les mauvaises odeurs d'un autre l'indisposèrent légèrement, elle passa par contre un amusant moment dans les bras d'un petit danseur inventif et drôle. Mais surtout, elle eut le sentiment grisant de danser comme une reine dans les bras du beau chilien qui l'invita vers la fin de la soirée.

En rentrant chez elle, elle était conquise, non seulement par la beauté de la danse et de la musique, mais surtout par l'atmosphère d'intimité à la fois érotique et amicale qui émanait de ces soirées. Cela faisait des années qu'elle n'avait pas été ainsi invitée, enlacée, par un homme. Et, rien qu'en un soir, quatre messieurs s'étaient dirigés vers elle pour l'inviter. Elle était donc encore capable de plaire, elle, la vieille épouse abandonnée !!

Elle se regarda dans la glace. Certes, les traits de son visage étaient un peu marqués, mais sa taille était toujours fine, ses cheveux blonds tombaient en épaisses volutes sur ses épaules comme lorsqu'elle avait vingt ans. Avec un peu de maquillage et une jolie robe, elle pouvait encore plaire. Demain, elle irait chez le coiffeur, et chercherait des chaussures à talons. Et, le jour d'après, elle commencerait les cours de tango avec Julio.

Au cours des mois suivant, Mylène fit la découverte émerveillée de tout ce que le tango pouvait réparer dans sa vie cassée. Abandonné pour une femme plus jeune, elle retrouvait le plaisir d'être séduisante, pomponnée, invitée, courtisée. Dégoûtée par la vénalité de son métier, elle pouvait s'investir dans des activités associatives bénévoles. Considérée comme une petite bourgeoise bornée par sa fille, elle pouvait développer à travers la danse un sens artistique trop longtemps négligé. Isolée par son mariage puis par son divorce, elle se constitua rapidement une bande d'amis avec lesquels elle écumait les milongas de Suisse, de France et d'ailleurs. Confinée depuis des dizaines d'années dans une existence morne et routinière, elle ressentit un frisson d'aventure à l'occasion de ses voyages à Buenos-Aires.

C'étaient comme autant de coups de baguette magique qui redonnaient vie et couleur, l'une après l'autre, aux différentes facettes de son existence atrophiée.

Elle avait commencé à prendre régulièrement des cours, se prenant au jeu des figures complexes et des adornos suggestifs. Il lui arrivait maintenant pendant son travail de faire quelques pas discrets de tango dans l'ascenseur, quand elle pensait que personne ne la voyait. Les dernières difficultés techniques rencontrées dans la danse occupaient son esprit pendant des heures, parfois des soirées entières. Elle repassait les vidéos du dernier cours, répétait parfois le soir chez elle avec un ami tanguero. Bref, les préoccupations artistiques recommençaient à jouer dans sa vie le rôle important qu'elles n'avaient jamais plus eu depuis qu'à 10 ans, elle avait un moment caressé, comme tant de petites filles de son âge, le rêve de devenir danseuse.

Elle passait aussi plus de temps dans les magasins de mode, de chaussure ou d'accessoires de danse, à la recherche de robes suggestives mais sans vulgarité, ou de chaussures à talons hauts, à la fois joliment ornées et confortables pour la danse. Et elle prenait aussi de plus en plus de temps pour se pomponner avant de sortir, sachant que le succès de sa soirée et le nombre d'invitations reçues dépendrait directement de sa capacité à mettre en valeur ses charmes féminins. Bref, elle apprenait à redevenir une femme coquette, délicieusement engagée dans une relation de séduction avec les hommes.

Il lui arrivait désormais, non seulement de sortir pour danser un ou deux soirs par semaine, mais aussi de passer des week-ends entiers à participer à des stages, parfois à des centaines de kilomètres de chez elle. Elle avait ainsi retrouvé la vie noctambule, nomade et aventureuse de sa trop brève jeunesse étudiante, rompant ainsi quelque peu la monotonie de sa vie d'employée de banque.

Lorsqu'elle n'était pas exposée à l'épreuve humiliante et déprimante de l'attente sans fin de l'invitation, les soirées de danse provoquaient en elles une sensation d'ivresse. Passant des bras d'un homme à l'autre, tournoyant, virevoltant, elle oubliait très rapidement ses tracas du jour pour se laisser envahir par un sentiment de plaisir et de plénitude. En fait, la danse la rendait tout simplement heureuse, en lui permettant de sortir par le haut du vertige douloureux de ses soucis.

Avec tous ces cours, ces stages, ces soirées, ces festivals auxquels elle participait, elle avait constitué un réseau d'amis, engagés avec elle dans la même passion. Avec eux, elle discutait sans fin des mérites comparés de tel ou tel danseur, des derniers potins des milongas, tout en préparant sans cesse de nouvelles sorties. Son téléphone, autrefois presque silencieux, sonnait désormais sans arrêt, pour

transmettre nouvelles, invitations et rendez-vous. Non seulement elle ne souffrait plus de la solitude, mais elle était désormais impliquée dans une fébrile activité sociale.

Elle s'était également lancée dans le bénévolat. Au sein de l'association dont elle faisait partie, elle avait participé à l'organisation de soirées, de stages, des festivals. Dotée d'un assez grand sens pratique, elle acquit rapidement la réputation de « celle qui sait résoudre les problèmes ». Et le sentiment d'être appréciée pour ce travail au sein de sa petite communauté lui permit de retrouver une image positive de son rôle social que ses récents problèmes professionnels - et tout particulièrement le vilain rôle que la banque lui avait fait jouer auprès de ses clients - avaient terni.

Et puis, d'une manière plus générale, l'appartenance à cette communauté tanguera provoquait en elle une sensation de fierté. Elle avait le sentiment de faire désormais partie d'une communauté hors du commun, réunie autour d'un mode d'existence non conventionnel par l'amour d'une culture magnifique, connue seulement de leur cercle restreint d'initiés. A ses propres yeux, cela la rachetait de n'avoir été pendant la première partie de sa vie adulte qu'une petite employée de banque à la vie terne et conventionnelle.

Et puis, il y eut ce voyage à Buenos Aires, qui lui apporta d'ivresse d'un périple initiatique vers les sources de la culture qu'elle admirait. Ce furent des soirées inoubliables dans des lieux mythiques du 2X4, des rencontres charmantes avec des danseurs argentins, et, à l'issue du séjour, ce sentiment un peu naïf d'avoir « beaucoup progressé » dans la danse. Bref, Mylène se rêvait désormais comme une aventurière et une séductrice prête à partir à l'autre bout du monde pour vivre ses passions.

Bien sûr, tout cela relevait pour partie de l'autosuggestion. Elle restait une danseuse très moyenne, la fatigue de ses 45 ans se lisait déjà sur son visage, ses nouveaux « amis » n'étaient que de camarades de circonstance, ses soirées et ses stages de danse se limitaient à un parcours répétitif, l'essentiel de sa vie active restait consacrée au travail, les amateurs de tango n'étaient pas devenus des êtres hors du commun simplement parce qu'ils s'étaient mis à danser, et ses périple à Buenos-Aires s'étaient fait dans le cadre très ordinaire de voyages de groupe organisés par son professeur.

Mais, malgré ces évidentes limites, sa nouvelle passion pour le tango avait tout de même révolutionné sa vie pour le meilleur...

... Surtout depuis qu'elle avait rencontré Bob : non seulement c'était un homme séduisant et un danseur très convenable, mais c'était surtout un journaliste passionnant, qui la fascinait par le récit de ses reportages, de ses rencontres avec des gens célèbres, et du livre qu'il était en train de rédiger sur les narco-trafiquants latinos en Europe. Jamais, de toute sa vie, elle n'avait rencontré un garçon aussi brillant...

Domage que cette relation si intéressante dût bientôt s'arrêter, puisque Bob était maintenant sur le point d'achever son livre et de retourner aux Etats-Unis...

(A suivre)